

ANNEXE 2

Séance 2 : Proposition 2

Engagement ou enrôlement ? Lorsqu'une génération se sent sacrifiée...

Document 1 : *A l'Ouest, rien de nouveau*, Remarque, 1929 :



Paul Bäumer est un jeune Allemand de 19 ans. Après avoir été soumis à un « [bourrage de crâne](#) » patriotique par leur professeur, Kantorek, tous ses camarades de classe et lui-même s'engagent volontairement dans l'armée allemande lors du premier conflit mondial.

Kantorek était notre professeur : un petit homme sévère vêtu d'un habit gris à basques, avec une tête de musaraigne. Il avait à peu près la même taille que le caporal Himmelstoss, « la terreur du Klosterberg ». Il est, d'ailleurs, comique que le malheur du monde vienne si souvent de gens de petite taille : ils sont beaucoup plus énergiques et insupportables que les personnes de haute stature. Je me suis toujours efforcé de ne pas faire partie de détachements commandés par des chefs de petite taille : ce sont, le plus souvent, de maudites rosses.

Kantorek, pendant les leçons de gymnastique, nous fit des discours jusqu'à ce que notre classe tout entière se rendît, en rang, sous sa conduite, au bureau de recrutement, pour demander à s'engager. Je le vois encore devant moi, avec ses lunettes qui jetaient des étincelles, tandis qu'il nous regardait et qu'il disait d'une voix pathétique :

« Vous y allez tous, n'est-ce pas, camarades ? »

Ces éducateurs-là ont presque toujours leur pathétique prêt dans la poche de leur gilet ; il est vrai qu'ils le distribuent à toute heure, sous forme de leçons. Mais alors nous ne pensions pas encore à cela.

Toutefois, l'un d'entre nous hésitait et ne voulait pas marcher. C'était Joseph Behm, un gros gaillard jovial. Mais il finit par se laisser persuader. Il faut ajouter qu'autrement il se serait rendu impossible. Peut-être que d'autres encore pensaient tout comme lui ; mais personne ne pouvait facilement s'abstenir, car, en ce temps-là, même père et mère nous jetaient vite à la figure le mot de « lâche ». C'est qu'alors tous ces gens-là n'avaient aucune idée de ce qui allait se passer. A proprement parler, les plus raisonnables, c'étaient les gens simples et pauvres ; dès le début, ils considérèrent la guerre comme un malheur, tandis que la bonne bourgeoisie ne se tenait pas de joie, quoique ce fût elle, justement, qui eût plutôt pu se rendre compte des conséquences.

Katzinsky prétend que c'est la faute à l'instruction, laquelle nous rend bêtes, et ce que dit Kat, il ne le dit pas sans y avoir bien réfléchi.

Chose curieuse, Behm fut un des premiers qui tombèrent. Lors d'une attaque il reçut un coup de feu dans les yeux et nous le laissâmes pour mort sur le terrain. Nous ne pûmes pas l'emporter avec nous, parce que nous fûmes obligés de reculer précipitamment. L'après-midi, nous l'entendîmes tout à coup appeler et nous le vîmes qui essayait de ramper en avant des tranchées. Il ne s'était qu'évanoui. Mais, comme il n'y voyait plus et que ses souffrances le rendaient fou, il négligea de s'abriter, de sorte qu'il fut tué, avant que quelqu'un eût pu s'approcher pour le ramener.

Naturellement, on ne peut pas rendre Kantorek responsable de la chose, autrement que deviendrait le monde si l'on voyait là une culpabilité ? Il y a eu des milliers de Kantorek, qui, tous, étaient convaincus d'agir pour le mieux, - d'une manière commode pour eux.

Mais c'est précisément pour cela que, à nos yeux, ils ont fait faillite.

Ils auraient dû être pour nos dix-huit ans des médiateurs et des guides nous conduisant à la maturité, nous ouvrant le monde du travail, du devoir, de la culture et du progrès, - préparant l'avenir. Parfois nous nous moquions d'eux et nous leurs jouions de petites niches, mais au fond nous avions foi en eux. La notion d'une autorité, dont ils étaient les représentants, comportait, à nos yeux, une perspicacité plus grande et un savoir plus humain. Or, le premier mort que nous vîmes anéantit cette croyance. Nous dûmes reconnaître que notre âge était plus honnête que le leur. Ils ne l'emportaient sur nous que par la phrase et l'habileté. Le premier bombardement nous montra notre erreur et fit écrouler la conception des choses qu'ils nous avaient inculquée.

Texte en ligne intégralement sur : <http://www.scribd.com/doc/15669219/French-Remarque-Erich-Maria-A-LOuest-Rien-de-Nouveau>

Doc 2 .Voyage au bout de la nuit, Céline, éd. Gallimard, 1932.

Dans ce roman, Ferdinand Bardamu, le héros, un jeune français de 20 ans, s'engage dans le premier conflit mondial après avoir été envoûté par la musique d'une parade militaire. Il découvre alors la réalité de la guerre.

2

Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit, 1932, éd. Gallimard, Folio (1974).

1. **Document 1** : Expliquez qui est le narrateur.
2. **Document 1** : Quels étaient ses rapports avec le personnage de Kantorek et quel portrait dresse-t-il de lui ?
3. **Document 1** : **ligne 32 à 44** : Comment le narrateur montre-t-il qu'à travers l'action d'un personnage, Kantorek, c'est toute une génération qui n'a pas joué son rôle de « guide » par rapport à la génération suivante ?
4. **Document 2** : En vous appuyant notamment sur l'analyse des champs lexicaux et de la ponctuation, expliquez quelle image Bardamu donne du conflit et du rôle qu'y jouent ses supérieurs. En quoi cette vision rejoint-elle celle de Paul Baumer ?

2

Synthèse : *Capacité : Mettre en regard des essais, des œuvres littéraires et artistiques et les questions posées au moment de leur création sur le rapport de l'individu au monde.* **Engagement ou enrôlement ?**
Lorsqu'une génération se sent sacrifiée... *Selon vous, en quoi les personnages de Bardamu et de Baümer rendent-ils compte au lecteur du sentiment qu'a eu toute une génération d'avoir été sacrifiée dans un conflit inutile*

Doute et révolte Séance 6

Texte 1 : *Au début de la pièce, un rhinocéros traverse bruyamment la grande place d'une petite ville de province. Les habitants, d'abord étonnés par ce phénomène se transforment progressivement en rhinocéros, que ce soit les intellectuels ou Daisy, la compagne de Béranger. Ce dernier se retrouve seul face à un miro et à des têtes de rhinocéros.*

Béranger, *se regardant toujours dans la glace*- On ne m'aura pas moi. (*Il ferme soigneusement les fenêtres.*) Vous ne m'aurez pas, moi. (*Il s'adresse à toutes les têtes de rhinocéros.*) Je ne vous suivrai pas, je ne vous comprends pas! Je reste ce que je suis. Je suis un être humain. Un être humain. (...) Et si, comme me l'avait dit Daisy, si c'est eux qui ont raison? (*Il retourne vers la glace.*) Un homme n'est pas laid, un homme n'est pas laid! (*Il se regarde en passant la main sur sa figure.*) Quelle drôle de chose! A quoi je ressemble alors? A quoi? (*Il se précipite vers un placard, en sort des photos, qu'il regarde.*) Des photos! Qui sont-ils tous ces gens-là? M. Papillon, ou Daisy plutôt? Et celui-là, est-ce Botard ou Dudard, ou Jean? ou moi, peut-être! (*Il se précipite de nouveau vers le placard d'où il sort deux ou trois tableaux.*) Oui, je me reconnais; c'est moi, c'est moi! (*Il va raccrocher les tableaux sur le mur du fond, à côté des têtes des rhinocéros.*) C'est moi, c'est moi. (*Lorsqu'il accroche les tableaux, on s'aperçoit que ceux-ci représentent un vieillard, une grosse femme, un autre homme. La laideur de ces portraits contraste avec les têtes des rhinocéros qui sont devenues très belles. Béranger s'écarte pour contempler les tableaux.*) Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau.' (*Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur, il va vers la glace.*) Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort! Oh, comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas! (*Il regarde les paumes de ses mains.*) Mes mains sont moites. Deveniront-elles rugueuses? (*Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.*) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, une nudité décente, sans poils, comme la leur! (*Il écoute les barrissements.*) Leurs chants ont du charme, un peu âpre, mais un charme certain! Si je pouvais faire comme eux. (*Il essaye de les imiter.*) Ahh, Ahh, Brr! Non, ça n'est pas ça! Essayons encore plus fort! Ahh, Ahh, Brr! non, non, ce n'est pas ça, que c'est faible, comme cela manque de vigueur! Je n'arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Ahh, Ahh, Brr! Les hurlements ne sont pas des barrissements! Comme j'ai mauvaise conscience, j'aurais dû les suivre à temps. Trop tard maintenant! Hélas, je suis un monstre, je suis un monstre. Hélas, jamais je ne deviendrai rhinocéros, jamais, jamais! Je ne peux plus changer. Je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte! (*Il tourne le dos à la glace.*) Comme je suis laid! Malheur à celui qui veut conserver son originalité! (*Il a un brusque sursaut.*) Eh bien tant pis! Je me défendrai contre tout le monde! Ma carabine, ma carabine! (*Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant :*) Contre tout le monde, je me défendrai, contre tout le monde, je me défendrai! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout! Je ne capitule pas!

Rideau

Rhinocéros, Troisième acte et fin de la pièce, Eugène Ionesco, 1958
Editions Gallimard, Collection Les classiques Bordas.

Séance 6, Texte 2

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre. (...)

Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. Il marchait sous le fouet du maître. Le voilà qui fait face. Il oppose ce qui est préférable à ce qui ne l'est pas. (...) L'esclave, à l'instant où il rejette l'ordre humiliant de son supérieur, rejette en même temps l'état d'esclave lui-même. Le mouvement de révolte le porte plus loin qu'il n'était dans le simple refus. Il dépasse même la limite qu'il fixait à son adversaire, demandant maintenant à être traité en égal. Ce qui était d'abord une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il voulait faire respecter, il la met alors au-dessus du reste, et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle devient pour lui le bien suprême. Installé auparavant dans un compromis, l'esclave se jette d'un coup (« puisque c'est ainsi... ») dans le Tout ou Rien. La conscience vient au jour avec la révolte

L'Homme révolté, Essai, A. Camus, Éditions Gallimard, 1951